

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 31 juillet 1903

Discours prononcé par M. BARBIER, Professeur de Quatrième

Mes chers Amis,

Je suis certain d'être votre fidèle interprète en saluant tout d'abord l'homme distingué qui, par son activité, par son dévouement à la chose publique s'est ménagé une si légitime influence dans le Conseil de notre grande cité, et a bien voulu – se souvenant qu'il est des nôtres – accepter la présidence de cette cérémonie. Il vous prouve ainsi qu'au milieu des graves affaires qui absorbent son attention il ne cesse pas de prendre le plus vif intérêt à vos travaux, à vos succès, à l'œuvre si importante de votre éducation. Je réponds encore à votre sentiment intime en adressant nos souhaits de cordiale bienvenue à l'administrateur éclairé qui a été mis à la tête de notre beau lycée. Maintes fois déjà vous avez pu combien il se préoccupe de vos études, de vos progrès intellectuels et moraux, et reconnaître que notre maison ne pouvait être confiée à de meilleures mains. Dans une réunion comme celle-ci, où se traduisent les résultats d'une bonne direction intérieure, il nous est agréable d'exprimer tout haut la satisfaction que nous a causée le choix de M. le Ministre de l'Instruction publique. Enfin, nous avons plaisir à rappeler devant vos familles assemblées, - comme un des heureux événements de notre année scolaire, - la distinction flatteuse dont notre cher et dévoué censeur a été l'objet il y a quelques mois et à laquelle nous avons tous chaleureusement applaudi.

Malheureusement les joies ne nous sont pas venues seules : elles ont été mêlées de tristesse, de deuils. Notre ancien proviseur, M. Dalimier, qu'une maladie cruelle avait forcé de se séparer de nous a été vite ravi à l'affection des siens, à la gratitude de ses élèves, à la sympathie de ses collaborateurs. Peu après, un de vos maîtres les plus aimés tombait avant l'heure comme le soldat que la mort frappe à son poste. Il a succombé, laissant le souvenir d'une de ces existences utiles mais modestes dont les traces sont si rapidement effacées. Qu'il me soit donc permis de rendre un nouvel et public hommage à la mémoire de MM. Dalimier et Charron, et de les associer une dernière fois, dans une pieuse et commune pensée de reconnaissance et de regrets, à cette fête universitaire dans laquelle si longtemps ils ont eu leur place parmi nous.

Aussi bien, mes Amis, nous qui les avons vu à l'œuvre, nous pouvons dire que, dans le domaine particulier où, conscients de leurs devoirs, ils dépensaient sans compter leur temps et leurs efforts, ils ont mérité d'être cités comme des modèles de la vie active dont je veux vous entretenir aujourd'hui.

En vérité, il semble difficile, en notre temps, de se tenir en dehors du mouvement qui emporte les sociétés, de rester immobile et oisif dans la vaste fourmilière humaine. Tout nous appelle, nous attire, nous entraîne. C'est la science qui a déjà transformé le monde et continue de

l'éblouir par ses merveilles ; - c'est l'agriculture, l'industrie, le commerce, qui, à tant d'égards, en sont les tributaires ; - ce sont les arts, la littérature, qui n'ont jamais été aussi goûtés que dans notre époque utilitaire ; - c'est l'armée, la grande école du patriotisme, de l'abnégation et du courage ; - ce sont les diverses professions libérales qui offrent aux plus belles facultés des moyens d'action dignes d'elles ; - c'est la politique avec son idéal, parfois un peu voilé, de justice et de fraternité ; - c'est un grand nombre des services publics avec la séduction souvent regrettable qu'ils exercent sur bien des esprits capables d'initiative et de lutte ; - c'est la colonisation qui répond à l'irrésistible besoin d'expansion de tant de peuples. Ajouterai-je, enfin, pour une toute petite élite, les explorations qui préparent le rayonnement de la patrie dans des régions encore pleines de mystère ?

Oui, des champs nombreux s'ouvrent à vos efforts, et il semble bien improbable que chacun de vous ne trouve pas, dans la multiplicité des tâches qui réclament vos bonnes volontés, l'occasion d'agir suivant ses aptitudes et ses goûts. Mais vous devez vous dire que, quelle que soit la route dans laquelle vous vous engagerez, elle ne sera pas toujours « ombrageuse, gazonnée et doux-fleurante, d'une pente facile et polie », mais qu'elle se présentera souvent « escarpée, aspre et épineuse ». Pour la plupart, vous jouissez encore du présent sans inquiétude et sans souci ; vous ne voyez guère le passé que par les beaux côtés, et l'avenir, par le mirage enchanteur de vos illusions. Volontiers vous laissez votre imagination errer dans ces pays privilégiés que crée la fantaisie du philanthrope en quête du bonheur universel. Mais, sachez-le bien, Utopie, Eldorado, où la vie s'écoulerait calme et libre, au sein de l'abondance, sans guerres, sans crimes, sans haines, ne sont pas près de devenir des réalités visibles et tangibles. Nous sommes loin de cet âge d'or ; nous vivons en plein âge de fer. Ardente est partout la mêlée ; ardentes aussi sont les colères qu'elle provoque ; pour peu que vous prêtiez l'oreille au concert des plaintes qui s'élève de toutes les conditions, vous en aurez bientôt le très clair pressentiment.

Il est juste pourtant que vous teniez compte de la tendance naturelle qu'ont les hommes de tous les siècles à décrier leur temps. Homère et Hésiode parlaient déjà de décadence. A l'époque de Périclès, Aristophane n'avait pas assez de sarcasmes à verser sur ses concitoyens ; - Cicéron regrettait le temps des Scipions et Horace affirmait qu'à chaque génération nouvelle le monde devient plus mauvais. Sous Louis XIV même, le médecin Guy Patin n'écrivait-il pas : « Nous sommes arrivés à la lie de tous les siècles » ? – Ainsi, de nos jours, bien des gens font chorus avec les pessimistes qui s'en vont répétant : « Jamais ne s'est vue si triste époque que la nôtre ; - tout est en décadence ; - la dépravation devient générale ; - la dignité humaine n'est plus respectée, l'humanité dégénère, - Tout va de mal en pis. »

Un tel jugement ne saurait être sans appel. La société contemporaine a le sentiment aigu des maux qui la travaillent ; mais il serait injuste de ne pas reconnaître la sollicitude avec laquelle elle s'applique à en trouver les remèdes. Si les difficultés croissantes de la vie donnent prétexte à des déclamations non moins vaines que faciles, elles sont aussi l'objet des préoccupations incessantes des penseurs, des économistes, des hommes d'Etat. La baisse continue du revenu de l'argent et de la terre, la guerre entre le capital et le travail, les grèves et les coalitions constamment renaissantes, la transformation ininterrompue de l'outillage industriel, la concurrence d'un nombre toujours plus grand de nations étrangères, voilà des faits graves, indéniables, qui réclament impérieusement leur attention, et en présence desquels vous-mêmes serez bientôt mis à votre tour. Aussi, mes chers amis, s'il vous arrive de rencontrer

quelque devin vous redisant les vers par lesquels Victor Hugo croyait, en 1830, annoncer une aurore :

Ah ! l'avenir est magnifique !
Jeunes Français, jeunes amis,
Un siècle pur et pacifique
S'ouvre à vos pas mieux affermis !

vous lui saurez gré de son oracle consolant, mais vous penserez avec raison que le mot mis par Homère dans la bouche d'Hector est plus de situation : « Le meilleur oracle, c'est de combattre ! » Puis sans vous faire trop d'illusion sur les réalités que l'avenir tient pour vous en réserve, vous entrez dans la vie active pleins de confiance comme il sied à la jeunesse. « La jeunesse, a dit Bossuet, ... se sent forte et vigoureuse ; elle bannit la crainte et tend les voiles de toutes parts à l'espérance qui l'enfle et qui la conduit. »

Encore faut-il, mes amis, donner un but à cette expérience. Ne pas désertier l'action pour le sommeil, c'est bien ; mais se livrer à une activité désordonnée, dépourvue de plan, voltiger d'un objet à un autre au gré de son caprice, toucher à tout, brouiller tout, n'avoir pour règle de sa conduite que le hasard des événements ne vaut guère mieux en fait de résultats pratiques que l'oisiveté absolue. Prenez-y garde : s'agiter n'est pas agir. L'agitation est toujours stérile, sinon nuisible et malfaisante : elle gaspille bien vite les plus riches trésors d'intelligence et d'énergie ; elle ne prépare que d'amères déceptions ; elle use et rapetisse l'homme, qui, à 50 ans, se trouvera valoir moins qu'à 18. – Agir, c'est, au contraire, augmenter par la lutte sa puissance vitale, c'est poursuivre le progrès sous toutes ses formes ; c'est s'attacher à des desseins pratiques d'une réalisation possible et prochaine, non à des chimères insaisissables et décevantes, - c'est mesurer ses entreprises à sa valeur et à ses forces, non s'abandonner à une ambition dérégulée et sans frein ; - c'est canaliser toute son énergie dans la ligne du devoir, non lâcher la bride à l'impétuosité violente des passions ; - c'est garder la liberté de ses admirations et de ses enthousiasmes, non faire, par snobisme, étalage d'indifférence, de scepticisme et d'ironie ; - c'est s'assurer enfin cet entrain fier et fécond, cette égalité d'humeur qui est la santé de l'âme, et dont certains moralistes nous ont fait justement une obligation.

Que faut-il pour rendre possible la poursuite de cet idéal de vie active ? Un regard lucide, une noble passion, une volonté ferme.

Rien n'est négligé pour vous procurer cette clairvoyance qui vous permettra de reconnaître, de mesurer, de surmonter ou tourner les obstacles de tout genre contre lesquels vous irez fatalement vous heurter ; - pour éveiller et développer en vous les sentiments nobles et généreux qui sont la vraie source de l'énergie ; - pour faire de vous enfin des « personnes morales » sachant se soustraire à la langueur, à l'horreur de l'effort, qui est la maladie la plus dangereuse de la volonté. – L'éducation des générations nouvelles est en effet la grande préoccupation de notre temps. Partout on l'a mise à l'ordre du jour : en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, comme en France. Partout on s'efforce de concilier le respect de la tradition, sans laquelle une nation perd la conscience d'elle-même, avec le souci des intérêts pressants de l'avenir. De là tous les remaniements introduits dans le système de notre enseignement secondaire.

Dans les voies diverses que vous ouvrent maintenant nos lycées, dans leurs sections aux programmes variés, toute intelligence doit pouvoir trouver l'aliment qui lui convient. Il vous est loisible, comme par le passé, d'acquérir à l'école de l'antiquité l'élégante érudition, le goût châtié, l'art tempéré qui donnent aux hommes cultivés et à leurs œuvres un cachet de si grande distinction ; mais il vous est loisible aussi de rechercher de préférence des connaissances positives s'adaptant mieux aux exigences des spécialités qui vous attendent, un savoir qui vous mène plus sûrement à vos fins et soit plus propre à faire de vous de bons agriculteurs, industriels, ingénieurs ou officiers. Toutefois, dans un temps de concurrence effrénée comme le nôtre, dans un pays de suffrage universel et de régime parlementaire, il importe que vous ayez tous à cœur de posséder une intelligence vive et aiguisée, une parole précise et claire, une plume souple et alerte ; il importe surtout que vous ayez un jugement droit et sûr, qui vous fasse discerner, en toute circonstance, le vrai du faux, la sincérité de l'imposture, l'ambition légitime de la convoitise coupable, la fermeté de l'entêtement, l'amour pour la liberté de l'esprit d'indiscipline.

Ne vous imaginez pas d'ailleurs que l'éducation du Lycée puisse à elle seule vous mettre à même de faire votre chemin dans le monde. Il n'est pas rare de voir des hommes, qui semblaient bien doués et instruits, échouer dans une carrière, abandonner une entreprise commencée. C'est qu'ils avaient négligé une étude essentielle entre toutes, celle de leur propre nature ; c'est qu'ils s'étaient fait illusion sur leur caractère, sur leurs goûts et leurs sentiments et qu'ils avaient trop présumé de leurs forces. Les forces humaines, - physiques, intellectuelles et morales, - sont un capital que nous devons exploiter au mieux de nos intérêts ; dès lors n'est-il pas utile, indispensable de le connaître avant tout ? Si vous avez la conscience exacte de ce que vous êtes, de ce que vous valez, de ce que vous pouvez, vous aurez une virile confiance en vous-mêmes, vous ne ferez pas à la légère le choix de votre route, vous ne vous laisserez ni aveugler ni conduire par la présomption, l'outrecuidance, l'infatuation personnelle, « toute la lignée de la vanité », qui, au dire du médisant La Fontaine, est « proprement le mal français ». – Il y a plus : dans le conflit des intérêts ou des passions auquel nous sommes forcément mêlés chaque jour, comment découvrir les ressorts, les mobiles des hommes à qui nous avons affaire ? Sous les dehors de leur conduite, sous le jeu de leur physionomie, sous les prétextes de leurs démarches, comment pénétrer le sens et la portée de leurs actes, les motifs qui les dirigent, les sentiments qui les animent ? Sans doute l'étude curieuse des mœurs contemporaines, la lecture des historiens anciens et modernes, des moralistes et de certains romanciers, ne nous seront pas sans profit pour déchiffrer l'énigme : mais puisque « chaque homme porte en soi la forme entière de l'humaine condition », c'est surtout par l'observation directe et attentive de notre propre personne que nous pourrons éclairer d'une vive lumière « ces profondeurs opaques » qui se dérobent à notre vue.

La vie intérieure que suppose cette connaissance de soi-même n'est pas, vous le voyez, incompatible avec la vie active ; elle en est, au contraire, une des conditions premières. N'est-ce pas elle encore qui nous fournit le moyen de nous ressaisir, de redevenir maîtres de nous-mêmes, de reconstituer notre énergie morale quand vient la lassitude après de longs efforts, quand nous avons dépensé, dispersé nos forces dans des occupations multiples, dans une existence tumultueuse où aucun jour ne suffit à sa peine ? Devant une grave résolution à prendre, n'est-ce pas le recueillement, la méditation qui produit en nous l'émotion impulsive ? « Les idées mènent le monde », dit-on ; c'est vrai, mais à condition que non seulement elles ne soient pas en désaccord avec les sentiments intimes qui, en chacun de nous et malgré

nous, déterminent nos désirs, mais qu'en outre elles allument en notre cœur le feu de la passion, la flamme de l'enthousiasme. Qu'est-ce qui excite et soutient le savant dans ses longues et patientes recherches ? le soldat dans ses campagnes lointaines sous un climat meurtrier ? le missionnaire et l'explorateur, pionniers de la civilisation dans les pays barbares ? l'homme d'Etat au milieu des obstacles qui entravent ses desseins, des déboires que lui ménage l'injustice des partis ? le travailleur, enfin, de toute condition, de tout métier, dans la froide monotonie et la discipline étroite de ses occupations journalières ? C'est toujours un grand et noble sentiment : l'amour de la patrie et de la science, la ferveur de la foi religieuse, le rêve du progrès dans le bien-être, l'espoir d'un avenir meilleur pour les siens. – Vous-mêmes, mes amis, quand dociles aux leçons et aux exhortations de vos maîtres, vous fortifiez en vous, pendant dix longs mois, votre aptitude au travail, naturelle ou acquise, cédez-vous uniquement à la peur du blâme, des réprimandes, des punitions ? Le prétendre serait certainement calomnier la grande majorité d'entre vous. Vous obéissez à de tout autres mobiles : c'est l'affection pour vos parents, c'est une saine émulation, c'est la pensée du succès dans un examen ou un concours, c'est la gratitude pour vos professeurs, dont vous médisez bien à l'occasion, mais à qui vous savez rendre pleine et entière justice ; c'est enfin, avec le plaisir de trouver et la joie de comprendre, la satisfaction intérieure qui accompagne toujours le devoir bien rempli.

Peut-être, un jour, rencontrerez-vous des hommes en qui s'est éteint ce foyer de généreuses émotions : êtres désenchantés, ou vaincus par la fortune, - gens blasés se piquent de sécheresse et d'impassibilité, - égoïstes jetant de haut sur nos luttes et nos misères un regard de tranquille indifférence, - lâches qu'effraie toute initiative, toute responsabilité, dont les lèvres ne savent que murmurer : « A quoi bon ? », railleurs éhontés bafouant sans vergogne tout ce qu'ils ne peuvent ni sentir ni comprendre ! Fuyez cette société dissolvante, dégradante, où vous n'entendez prêcher que l'abstention de l'effort. Forgez, trempez, au contraire, votre volonté ; sans elle, les qualités les plus brillantes ne vous seront d'aucune utilité. Il faut qu'en présence des hasards et des difficultés de la vie, vous ayez foi en vous-mêmes ; il faut que vous puissiez, en toute occasion, prendre personnellement un parti, faire un choix, sans attendre que la nécessité vous l'impose ; - que vous passiez ensuite résolument à l'action, sans succomber à la force d'inertie, à la tyrannie des habitudes, comme ces paresseux dont parle Vauvenargues, « qui ont toujours envie de faire quelque chose », et s'en tiennent là. Imposez-vous la règle de ne jamais laisser inachevé un travail commencé, de ne jamais renoncer, autant du moins qu'il dépendra de vous, aux avantages que vous en pourrez raisonnablement attendre. La persévérance n'est pas seulement la condition de tout succès, c'est aussi le signe le plus indiscutable de la force . c'est par elle que s'affirmera le plus votre personnalité au grand profit de votre influence sociale.

Cependant, ne l'oubliez pas, comme membres du corps social, vous aurez à fixer des limites à l'expansion de votre énergie. « Se lever chaque matin avec plus de volonté qu'on n'en avait la veille », est en soi un bon conseil ; mettre au service d'une telle volonté un corps « aux reins solides, au sang riche en fer », en est un autre non moins bon. Mais, de peur de tomber dans la brutalité physique et morale, qui marquerait votre place plutôt à l'âge des cavernes qu'au vingtième siècle de l'ère chrétienne, entendez bien par ce mot volonté la pleine possession de l'âme par elle-même, la force qui règle et modère le mouvement autant que le principe qui le produit, la résignation qui nous fait supporter les contrariétés, les ennuis et les maux, aussi bien que l'ambition qui nous pousse en avant pour conquérir notre place au soleil. Sans le

contrepoids des scrupules, sans le respect des droits et de la personnalité d'autrui, notre activité débordante, envahissante, rendrait la vie en commun impossible. Pénétrez-vous bien de cette idée, mes amis, que le sentiment incessant d'avoir à compter avec quelque chose qui n'est pas nous est l'essence de toute morale, de toute piété, de tout patriotisme. Apprenez de bonne heure à vous imposer quelque contrainte, à réprimer en vous l'esprit de turbulence, l'instinct de la révolte, à obéir à toute autorité légitime. Il ne s'agit ni de sacrifier votre raison, ni de renier votre conscience ; consultez-les, au contraire, écoutez-les : toujours elles vous défendront également de n'aimer que vos propres idées, de n'admettre que vos propres penchants, de ne vouloir la liberté et la puissance que pour ce que vous jugerez, vous, être la vérité. Il est naturel, sans doute, et il est bon que vous cultiviez l'amitié de personnes ayant des aspirations, des goûts et des principes conformes aux vôtres ; mais gardez-vous de vous laisser enfermer dans des cénacles, des coteries qui vous imposeront leurs sympathies, leurs préjugés et leurs haines ; donnez à votre esprit et à votre cœur la joie du libre mouvement dans le plein air ; efforcez-vous de sortir de vous-mêmes, de comprendre les mérites des hommes et des partis, même de ceux auxquels vous sentez que votre caractère est le plus opposé. A cette condition seulement peut exister, chez un peuple, l'harmonie, la concorde qui le rend fort et lui assure le respect de l'étranger. L'histoire nous apprend que toujours les divisions, tristes fruits d'une volonté sans frein, ont été pour les nations un fléau mortel. La Grèce ancienne, en dépit de son active intelligence, des préceptes pratiques et des règles de gouvernement qu'elle devait à ses philosophes, a péri parce qu'elle s'était livrée au dérèglement de ses désirs, de ses défiances, de ses jalousies, de ses antipathies.

Ainsi, mes chers amis, voulez-vous jouer un rôle utile dans la vie active ? Devenez maîtres de vous-mêmes ; arrachez-vous, autant que possible, à la domination des influences du dehors ; résistez à l'aveugle poussée de vos inclinations intérieures et allez toujours pleins d'entrain à l'effort. Surtout ne soyez pas dupes des apparences. Croyez bien que si vous domptez et ployez votre activité silencieusement, patiemment, pour l'appliquer à votre fonction, quelque modeste qu'elle soit, et à vos devoirs de solidarité, vous montrerez plus de vraie virilité, plus de force morale que si vous faisiez parade d'une énergie exubérante dans des démonstrations extérieures. Il n'est pas besoin de bruit pour manifester son esprit d'initiative, son souci du progrès, son aversion pour la routine. Avoir l'idée fixe du mieux, rivaliser sans relâche avec soi-même, c'est le plus sûr moyen de rivaliser avantageusement avec les autres et de l'emporter finalement sur eux.

C'est le conseil que donnait récemment, avec toute l'autorité du parvenu, un de ces hommes vers qui se tournent si volontiers avec admiration, sinon avec envie, les regards de la foule, u de ces hommes qui, par des prodiges d'activité, sont arrivés à édifier de colossales fortunes sur la terre classique de la vie active, l'Amérique. Il racontait à un auditoire de jeunes gens qu'un grand industriel ayant un poste définitif à attribuer à un de ses apprentis, voulut le réserver non à celui qui lui serait le plus chaudement recommandé, mais à celui qui lui en semblerait le plus digne par sa diligence et son application au travail. Pour le découvrir, il eut recours à l'expérience suivante : à cinq heures, au moment où les apprentis se préparaient à quitter l'atelier, il fit dire brusquement que la sortie n'aurait lieu ce jour-là qu'à six heures ; il parut bientôt lui-même, attendit et observa. Naturellement sous l'œil du maître, chacun se donne tout entier à sa tâche ; mais, vers six heures, une tête se tourne tout à coup vers l'horloge, une autre l'imite, une troisième en fait autant, bref toutes successivement témoignent par le même mouvement furtif la même impatience d'entendre le signal du départ, - toutes

sauf une, qui, immobile, penchée sur sa besogne, paraissait n'avoir pas conscience de la fuite du temps. Le jeune homme, ainsi désigné au choix du patron, apporta dans les divers emplois auxquels il fut ensuite appelé cette force de volonté peu commune, et aujourd'hui, dit-on, il est à la tête de l'établissement qui a vu ses humbles débuts, il est devenu à son tour un très riche et très puissant industriel.

Tout le monde assurément ne saurait espérer pareille récompense de ses efforts. D'ailleurs, si la richesse est désirable, parce qu'elle nous assure l'existence matérielle et l'indépendance au sein de la société, parce qu'elle est un des moyens d'obtenir l'influence, l'autorité que nous devons mettre au service de la justice et de l'intérêt public, en un mot, parce qu'elle nous aide à remplir notre destinée, ne croyez pas qu'à elle seule elle procure le bonheur. Le bonheur n'est pas une chose qui s'acquiert une fois pour toutes, qui se garde et se transmet ; c'est un état tout personnel, un bien très fragile puisque la contrariété d'un seul de nos désirs produit en nous la souffrance et nous fait oublier la possession des choses que nous avons le plus ardemment recherchées. Le bonheur, c'est le prix de la modération qui nous affranchit des désirs exagérés et des peurs pusillanimes, qui donne à notre conduite une grande fermeté, à notre esprit une sérénité constante, à notre caractère la douceur et la force.

Il est donc, vous le voyez, mes chers amis, à la portée de tous ; il dépendra de votre infatigable activité, non de la tranquillité béate où se complaisent l'indolence et l'apathie ; de la bonne orientation que vous donnerez à votre volonté, non des avantages plus ou moins considérables que les circonstances fortuites pourront vous apporter et auxquels vous ferez avec raison bon visage. Confiants dans l'avenir, ayez la vaillante espérance qui attend tout du travail, mais ne faites pas du succès votre idéal suprême. Quand, dans un instant, on proclamera les noms des heureux vainqueurs de vos luttes scolaires, dites-vous que si dans les nombreux appelés il y a peu d'élus, beaucoup pourtant de ceux qui seront sans couronnes ont accompli courageusement leur tâche, généreusement rempli leur devoir, et qu'un mérite égal s'attache à des efforts égaux. Puis, soit pour vous consoler de défaites plus apparentes que réelles, soit pour fermer votre cœur aux suggestions de l'orgueil, tous pour entretenir en votre âme une féconde émulation, gardez à tout jamais dans votre mémoire cette belle pensée d'un philosophe ancien : « Le meilleur citoyen n'est pas toujours celui qui remporte la palme aux jeux olympiques, mais celui qui, pendant toute sa vie, se montre le plus actif, le plus zélé serviteur de son pays. »

BARBIER

()

Agrégé de grammaire (1882)

Professeur à Buffon (de 1889-1890 à 1906-1907)

précédemment Professeur au Lycée de Douai